

**LE VOYAGE DANS *PEDRA DE TARTERA* : TEMPS ET PAROLE EN QUÊTE
D'UNE IDENTITÉ**

Helena BADELL GIRALT

Université Paris 8

Pour commencer

Pedra de Tartera raconte l'histoire d'une vie apparemment commune –cette vie pourrait être celle de beaucoup de grand-mères arrivées à Barcelone depuis les Pyrénées. A travers la narration à la première personne de Conxa, on entreprend un exercice de mémoire de la femme des Pyrénées qui a vécu et souffert toutes les vicissitudes du XXe siècle en Catalogne : la pauvreté et la dureté de la vie des paysans, le manque d'infrastructures, la guerre, et, finalement, l'abandon dans lequel on a laissé leur monde, leurs champs, leurs maisons et leurs montagnes. Le roman est publié en 1987, avant l'arrivée de l'industrie touristique. On parle, donc, de la mémoire, dans un pays où la mémoire des femmes et des gens a longtemps été un tabou hors du foyer familial. On connaît l'histoire de la "transition", et on sait à quel point il était difficile, même pendant les cours d'histoire dans les écoles, de parler de la guerre civile dans le domaine public.

Alors, on pourrait lire *Pedra de Tartera* presque comme un témoignage ou même un document pour l'histoire. Mais en fait ce dont il s'agit c'est de la narration d'une vie unique. Conxa, la protagoniste et narratrice de l'histoire, n'est peut-être pas un personnage extraordinaire (si ce n'est dans le sens où peuvent l'être tous les personnages), mais parce qu'elle devient une voix qui parle, elle devient déjà extraordinaire. De plus, à travers elle le monde et les gens qu'elle fait vivre deviennent uniques.

Ce récit peut être abordé, d'autre part comme la narration d'un voyage. Conxa fait un long trajet par étapes, qu'on peut résumer ainsi : de l'Ermita à Pallarès, de Pallarès à l'Aragon et de retour à Pallarès, et, finalement, de Pallarès à Barcelone. Il s'agit d'un voyage presque involontaire. Conxa est docile, obéissante et, surtout, elle écoute. La

protagoniste devient une éponge des traditions, des récits, des superstitions et de toutes les formes que prend la parole, en même temps que, comme narratrice, elle peut nous présenter un miroir médiatisé de son temps et des événements. Ainsi on voit que ce n'est pas sa volonté qui la fait bouger et parler, mais celle que lui communiquent les actes et la parole des autres.

Dans cet essai nous examinerons comment les événements de son temps et la parole autour d'elle constituent deux forces qui influent parfois de façon complémentaire, parfois de façon opposée, sur les mouvements de Conxa. D'un côté, le temps vital, qui coïncide avec celui de la trame narrative, avance et fait aussi avancer Conxa, la faisant passer d'une étape à la suivante. Les événements poussent Conxa vers le voyage dans la vie. Les mots, en revanche, constituent un voyage à rebours, le chemin vers le passé. Ils font réapparaître ce que la vie l'a contrainte à laisser derrière elle. Ainsi, les étapes temporelles de la vie de Conxa coïncident avec les étapes du voyage, tandis que par les mots différentes étapes se mêlent. Car ils ne suivent pas la logique du temps, mais la logique des souvenirs. Il s'agit d'un double mouvement en quête d'une identité.

1. Récit et événements : quelques repères temporels et spatiaux

La construction du récit de *Pedra de Tartera* révèle des points de convergence entre deux axes essentiels : l'axe temporel (et vital) et l'axe spatial. À chaque changement d'espace, se produit l'initiation à un nouvel âge vital qui rejoint toujours la question de la perte et la recherche d'identité.

Ainsi, la première des étapes que poursuit Conxa, le voyage qui la mène de l'Ermita à Pallarès, coïncide avec la fin de la vie enfantine et le début de l'adolescence. Elle a treize ans. Elle ne le ressent pas comme une vie nouvelle, mais comme un abandon et un calvaire:

Així doncs, a tretze anys, amb el mocador de farcell al braç, a banda i banda el pare i la Maria, vaig deixar família, casa, poble i muntanya. Des de l'Ermita a Pallarès no hi ha gaires quilòmetres però sí que representava un dia a peu i perdre casa meva, que em veia marxar d'esquena i que em dolia endins més que cap altra cosa en aquells moments, camí avall, amb l'únic món que coneixia, tot junt, que s'anava quedant enrere.¹

¹ M. Barbal, *Pedra de Tartera*, Barcelone, Empúries, 1987, p.13-14. Toutes les citations en catalan proviennent de cette édition. Nous donnons aussi la traduction en français par Anne Charlon: "Et c'est comme ça qu'à treize ans, avec mon baluchon sous le bras, encadrée par papa et Maria, j'avais quitté ma famille, ma

Même si à Pallarès on la traite bien, la voyageuse est devenue une étrangère. Elle le reste presque jusqu'à l'âge de se marier, vers 16 ans. C'est à la suite d'un autre voyage, en fait, qu'elle cesse de l'être et que c'est un autre, Jaume, son futur mari, qui prendra la place de l'étranger. La façon dont Jaume, qui vient du village de Sarri, s'adresse à elle quand il la rencontre pour la première fois, montre qu'on la considère déjà comme une fille de Pallarès : "Quan vaig ser a dalt, el cor se'm va revoltar davant un somriure lluent i una veu que deia : ¿Què fan els de Pallarès? Era un xicotàs, potser fill del ferrer, que ens feia lloc."² C'est bien sûr le trajet le plus heureux de tous ceux que va suivre Conxa. Du point de vue de l'axe spatial c'est un petit trajet : elle va juste au marché. Mais il est grand du point de vue de l'axe temporel. C'est un point d'inflexion dans sa vie, le pas vers la vie adulte. Désormais membre de la communauté de Pallarès, elle retrouve une identité. De plus, elle est amoureuse et bientôt mère. Elle découvre des sentiments heureux.

Bientôt, pourtant, les deux étapes suivantes de son voyage vont être tout le contraire. À nouveau il va falloir faire face à la perte et à l'abandon. Il s'agit, à nouveau, de trajets involontaires. Le premier est la conséquence des événements de la fin de la guerre. Un jour, Conxa et ses filles sont emportées dans un voyage qui leur fera connaître la terreur, premièrement à la Noguera, puis dans une auberge d'Aragon. Au cours de ce trajet elles apprennent la mort de Jaume. Et comme le révèle le passage suivant, il s'agit d'une perte différente, sans identité. Il s'agit d'un mort sur lequel on doit garder silence:

Ni tan sols el vestit era de dol, perquè el meu mort no era com els altres, era un assassinat que s'ha d'oblidar de seguida, i davant del seu nom s'han d'aclucar les parpelles i totes les boques amb ciment espès. Jo sabia que era d'aquests morts perquè em portaven en el camió del dolor cap a l'Aragó.³ (85-86)

maison, mon village et ma montagne. De L'Ermita à Pallarès il n'y a pas un tas de kilomètres, mais ça représentait quand même une journée de marche et ça voulait dire perdre ma maison de vue, et c'est ce qui me pesait le plus à ce moment-là. J'étais partie à reculons, laissant derrière moi, sur le chemin, le seul monde que je connaissais." M. Barbal, *Pierre d'éboulis*, trad. d'Anne Charlon, Saint-Maurice-es-Allier, Tinta blava, 2004, p. 13-14. Toutes les citations en français proviennent de cette édition. Nous donnerons dorénavant la page de l'édition en catalan, suivie de la traduction en français et la page de l'édition française entre parenthèses.

² p.32. "Quand je m'étais retrouvée dans la charrette, mon coeur s'était arrêté de battre devant un sourire éclatant et une voix qui disait: qu'est-ce qu'on devient à Pallarès? C'était un beau gars, peut-être le fils du forgeron qui nous faisait une place." (p. 36)

³ 85-86. "Je n'avais même pas un vêtement de deuil parce que mon mort n'était pas comme les autres; c'était un assassiné qu'il faut oublier tout de suite et, devant son nom, il faut fermer les paupières et les bouches avec

On parle, alors, d'une perte plus dure que les autres. C'est pour toujours, elle est injustifiée et doit en plus rester secrète. On ne peut pas en parler. Par contre, là, en Aragon on les appelle "rojos", "rouges" en espagnol (p.87), l'appellation péjorative qu'utilisaient les vainqueurs contre les vaincus lors de la guerre et l'après-guerre espagnoles. Elle dit aussi qu'on "s'efforçait de nous faire sentir méchants". Ce sont les autres qui leur attribuent une identité, ou plutôt une non-identité.

De retour à Pallarès, après cette "descente aux enfers", elle est déjà, à 37 ans, entrée dans la vieillesse. C'est ainsi que l'exprime la narratrice : "Sabia que era una altra Conxa, com si en un mes i mig hagués viscut una pila d'anys."⁴ On peut voir à nouveau que les événements ne s'intègrent pas dans le récit comme points de focalisation, mais comme des forces qui poussent la vie de Conxa. Elle raconte la guerre seulement d'un point de vue strictement personnel, à partir de ce qu'elle a souffert ou a entendu. En fait, on apprend que la guerre commence à travers la lettre qu'envoient les cousins de Barcelone en annonçant qu'ils ne vont pas aller en vacances à Pallarès. Ce qu'on sait sur la guerre c'est ce qu'en disent les autres. On parle de ces nouvelles:

A poc a poc arriben notícies. Al sud d'Espanya es lluita, hi ha morts... Per una altra banda es parla de disbarats a Barcelona. Que els capellans s'han d'amagar. El nostre fa dos dies que no es deixa veure. El Jaume està exaltat; només repeteix que allò que el poble ha dit lliurement no es pot trencar així com així ni que sigui amb armes.⁵

En plus, les paroles qui portent sur des idéologies ne sont que des mots d'homme. D'un côté, il y a ceux du curé, bien sûr contre la République, et, de l'autre, ceux de Jaume. Mais Jaume n'est jamais présenté comme un soldat. Il n'était que juge de paix. Mort pourtant.

Par ce mécanisme qui consiste à parler de la guerre seulement avec les mots des autres ou par des expériences personnelles, M. Barbal parvient à refléter la façon dont on en

du ciment bien épais. Je savais qu'il faisait partie de ces morts-là parce qu'ils m'emmenaient dans le camion de la douleur vers l'Aragon." (94-95)

⁴ 93. "Je savais que j'étais devenue quelqu'un d'autre, comme si en un mois et demi j'avais vécu un tas d'années." (103)

⁵ 75-76. "Les nouvelles arrivent petit à petit. On se bat dans le sud de l'Espagne. Il y a des morts. De l'autre côté, on parle de folies commises à Barcelone. Les curés doivent se cacher. Le nôtre, ça fait deux jours qu'il ne se montre plus. Jaume est exalté, il n'arrête pas de répéter que ce que le peuple a décidé librement ne peut pas être cassé comme ça, et même pas par les armes." (82-83)

parlait en Catalogne pendant de nombreuses années. L'idée de la guerre s'était transmise, au moins jusqu'aux années 80, surtout par la bouche de ceux qui l'avaient vécue, des grands-parents des familles.

Du point de vue du voyage vital, Conxa est ainsi devenue vieille, presque comme une grand-mère. C'est elle qui est passée par la pire expérience, celle de la mort, ce qui amène directement à la dernière étape de la vie de la protagoniste, son voyage à Barcelone. À partir de ce voyage, lui aussi involontaire, la vie de Conxa se transforme complètement. Elle souffre la perte absolue. Elle doit abandonner sa maison et sa montagne, tout ce qui constituait les fondements de sa vie. Comme on le lit à la dernière page de l'ouvrage, "Barcelona, per a mi, és una cosa molt bona. És l'últim graó abans del cementiri."⁶

Elle devient à ce moment-là un être de mémoire. Elle sert seulement à garder les souvenirs d'un monde perdu, à raconter une histoire. Il ne lui reste que ses mots, les gardiens de son histoire, de son identité, ceux que, pourtant, même dans sa propre famille, personne ne veut plus entendre.

2. Étrangère à Barcelone parlant pour les étrangers

Ce qui fera que tous ces événements forment un récit, l'histoire d'une vie, c'est finalement la mémoire de Conxa. C'est la mémoire de la langue et la mémoire des mots qui fait que toutes les Conxa qui passent par ce voyage soient une seule Conxa, avec sa personnalité et son récit originel. Mais, à qui s'adresse la mémoire de Conxa ? A qui s'adresse *Pedra de Tartera* ?

Il semble que tout récit est destiné –à plus ou moins grande échelle– à ceux qui sont étrangers au monde qui est raconté, à ceux qui ne le connaissent pas. Dans *Pedra de Tartera* cette étrangeté du public est toujours mise en relief. Elle fait partie de la narration même.

À la fin du livre le lecteur peut facilement imaginer que Conxa parle depuis Barcelone sur son passé à Pallarès. Mais, en fait, c'est dès la première page qu'on se rend

⁶ p.108. "Barcelona, pour moi, c'est une très bonne chose; c'est la dernière marche avant le cimetière." (120-121)

compte qu'elle s'adresse à un autre qui ne partage pas son monde. La narratrice évoque ses origines comme on le fait quand on parle à l'autre, à celui qui est différent de moi. Quand elle explique que « des de l'Ermita a Pallarès no hi ha gaires quilòmetres però sí representava un dia a peu »⁷, elle l'explique pour ceux qui ne connaissent ni L'Ermita ni Pallarès, pour des étrangers. Cela se reproduit quand elle raconte la visite des cousins de Barcelone:

i repetien: aquesta noia cada cop se us fa més maca; i quin cabell més ondulat i bonic que té! A Pallarès no es diu "noia" ni "maca"; aquestes paraules que jo entenia sense fer-les servir em feien gràcia, i pensava que una llengua és com una eina que cadascú l'agafa a la seva manera, encara que serveixi per a la mateixa cosa.⁸

L'explication de Conxa révèle en quelque sorte qu'elle construit son récit en ne se trouvant pas a Pallarès, mais déjà à Barcelone. S'il n'en était pas ainsi, elle n'aurait pas besoin de dire "A Pallarès no es diu "noia" ni "maca"". De surcroît, elle parle au passé. Elle raconte son passé. Elle écrit donc en étant à Barcelone, dans son présent, pour nous raconter ce qui est arrivé à Pallarès, dans son passé.

Il s'agit là d'un des multiples passages où Conxa réfléchit sur la langue. En fait, l'écrivain signale déjà des différences de lexique dans la note préliminaire du livre. Mais ici il s'agit, comme dans tout le roman, d'une réflexion à partir d'événements vécus. Conxa répète très souvent dans son récit ce qu'elle entend dire aux autres et très souvent aussi elle explique l'effet que ces paroles produisent. Par exemple, en parlant de ses désirs d'avoir un fils lors de son premier accouchement, elle dit: "allò que tothom deia des de sempre pesava molt. Jo només sé que volia un minyó."⁹ La parole a des pouvoirs à Pallarès. Comme un acte de perlocution sur la nature même, ce qui est dit devient un fait. Ces réflexions sur la langue démontrent une fois encore la distance que prend la narratrice avec le lecteur considéré comme autre.

⁷ p. 13-14. « De L'Ermita à Pallarès il n'y a pas un tas de kilomètres, mais ça représentait quand même une journée de marche » (13).

⁸ p. 27-28. "et ils répétaient: ce que cette fillette est mignone, et comme elle a de beaux cheveux ondulés. A Pallarès, on ne dit ni fillette, ni mignone; c'étaient des mots que je comprenais sans m'en servir, qui m'amusaient, et je pensais qu'une langue c'est comme un outil, chacun la prend à sa manière, même si elle sert à la même chose. » (29)

⁹ "Mais ce que tout le monde répétait depuis toujours, ça avait du poids. Tout ce que je sais c'est que je voulais un garçon." (51)

En même temps, donc, qu'elle met en relief la distance spatiale et temporelle entre Pallarès et Barcelone, elle souligne que dans cette dernière elle est encore plus étrangère au monde à cause de l'usage différent de la parole. Sa véritable identité ne se trouve déjà plus que dans les mots des souvenirs.

3. Barcelone – Pallarès : les mots voyagent aussi ?

Les souvenirs de Conxa sont très nombreux et apparaissent de diverses façons. En fait, tout le roman est construit par les souvenirs de Conxa. Ils relient le temps et l'espace d'une manière subjective différente du temps événementiel de la narration. Ainsi Conxa peut parler souvent des pensées qui relient les différents endroits de son passé, comme dans ce morceau:

jo no podia tornar a cabdellar el son i llavors era l'hora de rumiar i d'anar del començament dels meus records d'infant a l'Ermita fins a la cara del Jaume que em somreia per primera vegada a Montsent des del carro del seu pare, passant i repassant en un total desordre pels treballs que caldria fer l'endemà...¹⁰

Dans ces pensées la narratrice voyage dans son passé par la parole. Mais ce qui me semble très intéressant pour comprendre comment se construit le discours de la narratrice c'est quand ses mots apparaissent comme réaction aux paroles des autres. Par exemple, Barcelone est, selon Conxa, "un soroll sense paraules i un silenci pastós ple de records concrets"¹¹. C'est un lieu où on ne la laisse pas parler. Mais quand quelqu'un du village y va aussi, elle peut, à nouveau, retrouver par les mots son propre monde:

Algun camí Barcelona és algú de Pallarès que baixa a visitar-se i que porta una engruna d'olor de fem de vaca o d'herba seca, tot i que s'ha rentat com cal. Però potser allà, ben endins de les ungles o en un raconet dels cabells carreteja l'olor diària que m'omple d'alegria. I llavors pregunto per tots, per cada casa que queda al poble i per tot allò que se m'acut. Quan hi ha algú de fora no em fan callar. Segons què dic, m'escarneixen una mica. És una forma de ser important quan saps ben segur que t'has convertit en una vella inútil.¹²

¹⁰ «je n'arrivais pas à me rendormir, je me mettais à ruminer et à remonter au début de mes souvenirs d'enfant à L'Ermita jusqu'au visage de Jaume qui me souriait pour la première fois à Montsent, dans la charrette de son père, tout en passant et repassant sans ordre ce qu'il faudrait faire le lendemain. » (52-53)

¹¹ p.107. « du bruit sans mots et un silence pâteux plein de souvenirs concrets » (119).

¹² p.108. "Des fois, Barcelone c'est quelqu'un de Pallarès qui descend voir un médecin et qui apporte une bribe d'odeur de fumier ou d'herbe sèche, et pourtant il a fait une grande toilette. Mais peut-être que là-haut, bien cachée sous les ongles ou dans les cheveux, circule l'odeur quotidienne qui me remplit de joie. Alors je

La présence du semblable fait surgir librement la parole. On lui donne l'opportunité de voyager avec les mots. Cette fois, elle se souvient de Pallarès, mais la parole fait revivre aussi des souvenirs qui vont plus en arrière encore, remontant à ses années d'enfance à L'Ermita. Ces souvenirs s'expriment souvent quand Conxa réagit aux mots ou aux événements qui apparaissent autour d'elle. Par exemple, en comparant le rôle de l'homme et de la femme dans la maison, tandis que tout le monde dit que c'est l'homme qui est important, elle se souvient que "si pensava en casa meva, era mare qui feia o acoblava totes les feines"¹³. Quand elle parle du manque d'intérêt des homélies du prêtre de Pallarès, ses pensées volent, en revanche, vers l'église de L'Ermita :

Els àngels de l'església de Pallarès no tenien ulls a les ales. Jo haig de dir que era una mica soc per la religió i em perdia quan mossèn Miquel prenia la paraula. Començava per un cap i enraonava molt llarg abans de fer un descans. Quan ell arribava a l'altre cap, jo ja feia estona que havia volat a casa, als prats, o encara més lluny, als ulls dels àngels de l'Ermita, que em miraven sense parar perquè els digués, de veritat, si havia fet bondat.¹⁴

La parole de l'autre fait remonter sa mémoire aux lieux où tout se passait différemment. Ses souvenirs arrivent comme des réponses au monde qui la heurte. L'Ermita apparaît donc comme point d'appui d'une réflexion *a contrario*.

La Conxa narratrice remonte donc toujours à l'Ermita. La Conxa protagoniste, cependant, ne s'y identifie plus. Son Ermita est celle du passé. Celle qui est contemporaine aux événements appartient aux autres. Ainsi, tandis qu'elle a vu mourir son oncle à Pallarès, c'est par les autres qu'elle apprend la mort de sa mère. Et elle répète la nouvelle en utilisant un possessif qui devient emphatique : "Uns mesos més tard, el març de 1931, ens va arribar la nova que havia mort la meva mare."¹⁵ Elle dit "la meva mare", tandis que dans presque tout le roman, elle disait simplement "mare". Elle renforce ainsi la douleur de

demande des nouvelles de tout le monde, de chacune des maisons qui restent au village, et de tout ce qui me passe par la tête. Quand il vient quelqu'un de là-haut, on ne me fait pas taire. Selon ce que je dis, on se moque de moi. C'est une manière de faire ton importante quand tu sais bien que tu es devenue une vieille bonne femme inutile." (120-121)

¹³ p.45. "quand je pensais à chez moi, c'était maman qui faisait ou organisait tout" (50)

¹⁴ p.68. "Les anges de l'église de Pallarès n'avaient pas d'yeux sur leurs ailes. Je dois dire que j'étais un peu bécasse pour la religion et je m'y perdais quand le curé faisait son sermon. Il commençait par un bout et il parlait longtemps avant de faire une pause. Quand il arrivait à l'autre bout, ça faisait un moment que j'étais ailleurs, chez nous, au pré ou plus loin encore, devant les yeux des anges de L'Ermita qui me regardaient sans arrêt pour que je leur dise si j'avais vraiment été sage." (74)

¹⁵ p.58. "Quelques moi plus tard, en mars 1931, la nouvelle de la mort de ma maman nous était arrivée." (64)

la perte d'identité. L'Ermita, sans le lien le plus fort, celui de la mère, devient un espace ambivalent, l'espace de l'identité perdue. À partir de ce moment-là, elle parle de L'Ermita comme d'un endroit où elle est déjà étrangère. Elle dit: "Ja havia deixat de ser d'aquell clos i pertanyia ben bé a un altre lloc."¹⁶ Mais l'Ermita, et surtout les paroles qu'elle y a écoutées, servent encore pour expliquer le monde. Ainsi quand Jaume lui parle de Barcelone, afin de décrire la sensation de manque de consistance que lui provoquent tous les lieux où elle n'était pas encore allée, elle remonte aux histoires que racontait son père:

Havia sentit a parlar de Barcelona, del mar, fins i tot de Madrid, del rei. Tot plegat em semblava un conte de la vora del foc, com els que explicava pare. Em creia que tot allò no existia i que era una enganyifa com que la soledat de l'Estevet tingués dret al tron d'Anglaterra. Per això, potser, quan veia lluir els ulls del Jaume parlant-me de coses de fora, el món se'm bellugava a sota els peus...¹⁷

Conclusions

« Une histoire au coin du feu » c'est aussi ce que peut sembler être l'histoire de Conxa pour les nouvelles générations. Et, pourtant, il s'agit d'un passé bien récent. Mais un passé qui a mis longtemps à se faire entendre.

Ce qui est admirable dans *Pedra de tartera* c'est comment le récit d'une vie fait ressurgir non seulement l'histoire qui lui est contemporaine, mais aussi celle d'époques plus reculées. À travers l'histoire de la vie de Conxa –le voyage qui la fait avancer dans le temps et l'espace–, se construit l'histoire de ses souvenirs et des souvenirs des autres, souvent plus anciens encore. Dans les mots de ce livre, dans ceux de Conxa et dans ceux des autres personnages on peut entendre la parole qui, comme les contes, se transmet de génération en génération.

Les mots des autres, en fait, comme les souvenirs, font aussi partie de la vie. Le temps, les lieux et les mots, en se reliant entre eux forment l'histoire personnelle, l'identité. Au fur et à mesure qu'elle accumule les pertes, elle devient de plus en plus étrangère. Elle

¹⁶ p.58. "Je n'étais plus de cet enclos-là, mais d'un autre." (64)

¹⁷ p.55. "J'avais entendu parler de Barcelone, de la mer, et même de Madrid et du roi. Pour moi, tout ça c'était comme les histoires que papa nous racontait au coin du feu. Je pensais que ça n'existait pas pour de bon, que c'était une attrape comme celle de Soledat avec ses droits sur la couronne d'Angleterre. C'est peut-être pour cela que, quand je voyais briller les yeux de Jaume s'il me parlait de choses d'ailleurs, le monde se mettait à trembler sous mes pieds." (61)

est au début étrangère à Pallarès, ensuite étrangère à cause de la guerre, et dans la vieillesse étrangère à son propre monde : à celui de l'enfance, de la jeunesse et même à celui qui l'entoure. Elle ne retrouve son identité que dans les mots, porteurs de souvenirs, d'histoires et surtout de dialogues avec le monde.

Ainsi on peut lire, finalement, *Pedra de tartera* comme un hommage à la mémoire de tous ceux qui, comme Conxa, ont vu passer de grands changements, ont éprouvé de grandes tragédies, ont vu passer l'histoire, et se sont vus voyager d'un lieu à l'autre presque sans le vouloir ni le comprendre. C'est comme ça que le récit unique d'une vie devient un exercice de mémoire. Mais il y a en plus un hommage aux mots, à la langue. Parce que c'est elle, au fond, qui garde la mémoire.